

Études pour une disparition

par Étienne Michelet

LES LITTÉRATURES ORPHIQUES sont une catalyse de la production d'images... Une certaine idée du regard et de ses limites y est présente... La création d'un monde soufflé dans l'existence du visible dépend du mouvement même de la chute des particules volatiles, et de la poussière du rêve (Gustave Moreau, Odilon Redon). Les images formulées par l'écrit orphique se déploient, se meuvent dans l'élan même de l'avancée d'un personnage, d'une ombre ; dans l'élan d'un regard porté sur le monde tremblant. L'émergence des images se situe dans ce territoire incertain mais fabuleux des intuitions, dans cet entre-deux à la lisière du visible — dicible...



Les productions de Donia Jornod font émerger ce noyau d'énigme, né *aux centres* d'un souffle qui se déploie sous nos yeux comme une formule... Le geste pictural y augure une révélation, et dans le mouvement du trait un « territoire à la lisière » se dessine. Les figures-sujets de Donia Jornod naissent au sein de ce mystère, et nous soumettent au mystère de leur regard de glace... Ces regards hantés par la vie, sa brûlure, nous traversent. Ils questionnent la représentation en son point sensible, dans l'antagonisme d'une apparition — disparition ; celle qui révèle le point d'ancrage d'une formulation.

Voilà la magie métonymique qui opère dans le triptyque *Studies for a disappearance*, quand de la fixité des regards les flux circulent, échappant ainsi à l'inertie du monde figé dans la matière. Le regard y libère, y déploie sa force au-delà de la mort apparente du silence de l'image. Les brouillards géométriques en circulation nous communiquent l'énigme d'une conscience jusqu'alors invisible. Nous la voyons ici révélée en son *point de naissance*, visible et multipliée dans la forme simple de la géométrie. Et c'est tout un monde souterrain qui est découvert et mis à nu. Le mystère se dévoile, sorti des orbites des yeux immenses, habités de consciences et de brûlures...

Formulation encore, le geste pictural de Donia Jornod creuse l'inertie de la mort, supplante la torpeur du portrait par une vie séditeuse. Cette vie est une révolte des corps vivants, des

corps animés par la vie invisible. Cette frontière entre l'immatériel mouvant et la matière fixe joue ici une inversion. L'épiderme est fluidifié. La conscience mouvante des ombres est figée dans le collage. Ces silhouettes nous dévisagent telles des ombres mouvantes.

Mais nous assistons aussi à la cristallisation d'une nuée. L'indicible est offert en pâte, et le secret humain se dénude, comme une peau écorchée, retournée, dans un aplat de couleur monochrome... Donia Jornod nous invite à voir le corps dans son envers. La tapisserie, le tissu épidermique est inversé. La trame des fils est ainsi rendue visible à la surface même de la peau. L'interne s'y déploie, extériorisé, jusqu'à cette limite où la figure s'efface, inondée par ses propres rejets. Le visage disparaît sous les flux de vie. L'affirmation masque, et dans un même temps efface. Le brouillard, seul, reste et persiste...

Studies for a disappearance est à la fois affirmation et disparition, limite et dépassement... C'est une affirmation silencieuse mais qui fait loi, comme de la formulation d'un paradoxe peut naître une vérité. Cette entreprise plastique est vouée à faire parler les images, à déjouer l'oubli des portraits du temps. Les spectres de la vie sont ici représentés dans un écheveau de lignes qui naissent et germent, s'échappent des organes oculaires, pour provoquer les limites d'une disparition. Les yeux blancs qui crèvent l'image crèvent la couleur. Les flammes blanches des yeux aveuglent, brûlent la vue et ainsi annulent le portrait, mais à la seule fin de le régénérer et de le sortir de sa torpeur, de sa momification plastique.

La présence des corps est ici une révolte du vivant, des flux sanguins qui animent l'âme. Donia Jornod anime le corps en le confrontant à sa propre disparition. Les sens sont éveillés par la brûlure soudaine, par la morsure d'un serpent... Le corps fait l'expérience de sa propre négativité ; ou cette expérience essentielle de la nuit qui provoque le jour. L'éruption est pétrifiée, mais le fluide crie la vie interne, le noyau tremble dans le cœur de l'ombre... Voici les portraits d'ombres d'où s'échappe la conscience qui se fige, et qui devient formes, formes qui effacent et creusent, formes éructées par le regard et que le regard dévisage. Comme un visage dévisage alors sa propre *défiguration* et fixe de ses propres yeux sa vie qui lui échappe. Cette disparition opère, sous les doigts de Donia Jornod, l'acte de révélation d'une existence intérieure jetée à la surface du visible. Les taches de conscience ne sont plus des projections hasardeuses lancées implacablement en gel d'éclaboussures à la surface d'un tableau... elles viennent ici d'une force de vie émergente pour inonder de l'intérieur le monde visible. Sa source est *l'espace du dedans*, ou la pénombre d'un volcan... Cette macération des substances brûlées à la lumière du jour engendre l'effacement, mais par l'effacement elle réinvente les formulations du visible.

La négativité des origines, ce primitivisme des ombres et des incantations révèle par les sacrifices, par la disparition et la profanation des formes, le renouvellement même du monde vivant. La ligne découpée donne le vide, mais de cette magie systémique, le vide engendre le plein, et la mort engendre le vivant. La disparition est ici un enfantement...